

luttres quotidiennes qu'ils contribuent à impulser. Par un effet cumulatif, ces doutes viennent s'ajouter à ceux qui ont pu émerger au cours de la longue activité de ces militants ouvriers. Sans les pousser encore à rompre en masse et ouvertement avec le PC (ce qui ne saurait survenir que dans une période de crise révolutionnaire), ils contribuent à créer dans ces partis un climat de scepticisme et de désaffection, voire de méfiance et de critiques.

A côté d'un recrutement qui mord de plus en plus sur la droite et les débris de l'influence social-démocrate agonisante, les noyaux ouvriers actifs des partis stalinien, les militants qui sont de véritables dirigeants ouvriers et les cadres naturels de leur classe, deviennent de plus en plus sensibles à la pression de l'agitation et de l'action révolutionnaires.

La phase de décomposition du système stalinien est historiquement ouverte, et avec elle une période interminable de crise chronique dans les organisations stalinien. Les révolutionnaires ont désormais la possibilité - à cause de cette crise - d'influer directement sur son déroulement. Non pas en attendant une hypothétique désagrégation, mais en offrant sur le terrain de leurs initiatives centrales et de leur action dans les entreprises, des moyens d'aggraver la crise, de fournir aux militants du PC qui en cherchent des réponses politiques concrètes aux problèmes que leurs organisations ne pourront jamais résoudre.

6. construisons, renforçons la IVe Internationale.

1) Le stalinisme a soumis à ses intérêts le mouvement ouvrier international. En lui faisant croire qu'il défendait la révolution d'Octobre, il en a fait le défenseur mystifié des intérêts de la bureaucratie soviétique. En retour, il a donné à toutes les bureaucraties du mouvement ouvrier traditionnel la caution d'une victoire prestigieuse. En définissant la défense de l'URSS comme tâche prioritaire, il leur a fourni un alibi de taille à leurs propres capitulations. Ce jeu de services réciproques a permis à la bureaucratie stalinienne d'utiliser le mouvement ouvrier comme un pion dans le maintien du statu-quo international.

La révolution coloniale, mue par des contradictions aiguës au lendemain de la seconde guerre mondiale - et malgré les accords de collaboration de Yalta et Potsdam -, mal contrôlée par des bureaucraties sans bases sociales solides et médiocrement implantées dans les mouvements de libération nationale et sociale, a constitué la faille par où fut rompu l'équilibre des forces entre l'impérialisme et la bureaucratie.

« L'angoisse de ce mouvement illogique de l'humanité », où la révolution suinte par tous les pores du vieux monde verrouillé et trouve sur sa route l'obstacle d'un mouvement ouvrier tenu en laisse par les usurpateurs stalinien, ne laissa d'abord aux révolutionnaires que l'issue d'un empirisme nécessaire. Ils portèrent eux-mêmes la lutte de continent à continent puisque les partis ouvriers traditionnels étaient de plus sûrs barrages que les artificielles frontières bourgeoises ; ils firent feu de tous bois puisque les armes de la théorie et de la pratique révolutionnaire restaient enfouies dans les résolutions bêlantes de conférences stalinien ; ils choisirent, avec raison, pour frapper, les lieux où les lézardes de l'impérialisme et du stalinisme coïncident.

De cet empirisme nécessaire, les meilleurs et les plus grands connaissaient le prix ; ils savaient et écrivaient que leur démarche personnelle n'était que le premier pas, peu assuré mais indispensable, dans la formation de la nouvelle armée internationale du prolétariat. « Beaucoup mourront victimes de leurs erreurs » avait dit le Che, illustrant lui-même son jugement lucide. Mais la responsabilité de ces erreurs n'incombe ni aux prestigieux révolutionnaires cubains qui avaient compris que le sort de leur révolution était indissociablement lié à l'émancipation des nations opprimées d'Amérique Latine et du monde, ni aux courageux combattants comme Régis Debray, qui virent dans leur exemple un moyen de briser la glace de l'histoire en anticipant sur la compréhension politique, en remplaçant l'organisation de l'avant-garde du prolétariat par des foyers de guérillas ; elle repose avant tout sur ceux dont l'opportunisme et la capitulation contre-révolutionnaires gelèrent tous les affrontements au profit de la bourgeoisie. Quand de cette matrice ne sortaient que d'hypocrites vœux de paix formulés comme une trahison du combat vietnamien contre les bombes et le génocide, certains prenaient les armes contre l'impérialisme, et étaient les seuls par cet acte à incarner l'honneur et l'avenir du prolétariat exploité des cinq continents.

Leurs échecs temporaires ne sont que la condamnation de la passivité de leurs détracteurs, et doivent servir de leçons à tous les révolutionnaires afin qu'ils se préparent à de nouveaux combats contre leurs ennemis pleinement démarqués : l'impérialisme et la bureaucratie

Dans les pays capitalistes avancés, le mouvement étudiant, échappant aux bureaucrates, sensible à la crise des valeurs de la bourgeoisie, fit écho à cet essor de la révolution coloniale. Il y puisa ses références et ses exemples, y reconnut ses héros. Entré massivement dans la lutte pour le soutien à la révolution vietnamienne, il fut propulsé à l'assaut de ses propres oppresseurs bourgeois.

Par son action, il desserra l'étreinte de la bureaucratie sur le mouvement ouvrier, libéra l'audace d'une nouvelle avant-garde de la classe ouvrière, ranima les braises presque éteintes de la théorie.

Mais face à cette poussée imprévue de la révolution, d'autant plus dangereuse que désordonnée, d'autant plus impétueuse que désespérée, l'impérialisme et la bureaucratie renforcèrent leur vigilance, serrèrent leur garde.

Aux premiers succès des attaques surprises devaient faire suite les revers et leurs tragédies, avec la mort de GUEVARA, de PEREDO, de MARIGHELA, les aigres et les démoralisations.

Après l'année tournante de 1968 qui, sous l'impulsion des nouvelles avant-gardes, vit la révolution mondiale à l'offensive sur tous les fronts (en France, en Yougoslavie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, au Pakistan, au Mexique, au Brésil, en Indochine...), la crise paraît générale.

Le mouvement étudiant qui ne peut déboucher seul éclate et régresse en Italie comme en Allemagne, au Japon et ailleurs. Les groupes révolutionnaires des « démocraties populaires », qui par hantise de la bureaucratie ont tardé à s'organiser dans la clandestinité, sont frappés par la répression des « normalisateurs ». La désagrégation gagne les Black Panthers des Etats-Unis, confinés dans l'impasse d'une politique où se mêlent des relents de stalinisme et des bribes de tiers-mondisme. La guérilla marque le pas en Amérique, où l'échec du « foquisme » est consommé, parallèlement à l'émergence de nouveaux problèmes politiques d'envergure.

Cette crise générale marque la fin d'une période où la volonté et le courage prévalent sur la conscience politique et en tiennent parfois lieu, par nécessité.

Aujourd'hui, les limites de ces assauts pragmatiques paraissent explorés. Partout, on ressent le besoin d'une stratégie qui guide les luttes prolongées à l'ordre du jour planétaire. Mais aucune stratégie révolutionnaire à la mesure des tâches historiques perceptibles ne jaillira des cerveaux individuels, fussent-ils géniaux, ou de débats aussi larges que confus.

L'élaboration stratégique nécessaire appelle un lieu où elle puisse se produire activement et se confronter aux critères centralisés de la pratique militante ; elle exige l'organisation.

Elle pose aux révolutionnaires qui se dégagent des luttes ouvrières, paysannes, jeunes et intellectuelles ce problème plus décisif que jamais pour la poursuite du